

En ce temps-là,

Jésus disait cette parabole à ses disciples :

« Le royaume des Cieux est comparable au maître d'un domaine qui sortit dès le matin afin d'embaucher des ouvriers pour sa vigne.

Il se mit d'accord avec eux sur le salaire de la journée :

un denier, c'est-à-dire une pièce d'argent, et il les envoya à sa vigne.

Sorti vers neuf heures, il en vit d'autres qui étaient là, sur la place, sans rien faire.

Et à ceux-là, il dit :

'Allez à ma vigne, vous aussi, et je vous donnerai ce qui est juste.'

Ils y allèrent.

Il sortit de nouveau vers midi, puis vers trois heures, et fit de même.

Vers cinq heures, il sortit encore, en trouva d'autres qui étaient là et leur dit :

'Pourquoi êtes-vous restés là, toute la journée, sans rien faire ?'

Ils lui répondirent :

'Parce que personne ne nous a embauchés.'

Il leur dit :

'Allez à ma vigne, vous aussi.'

Le soir venu,

le maître de la vigne dit à son intendant :

'Appelle les ouvriers et distribue le salaire, en commençant par les derniers pour finir par les premiers.'

Ceux qui avaient commencé à cinq heures s'avancèrent

et reçurent chacun une pièce d'un denier.

Quand vint le tour des premiers, ils pensaient recevoir davantage, mais ils reçurent, eux aussi, chacun une pièce d'un denier.

En la recevant, ils récriminaient contre le maître du domaine :

'Ceux-là, les derniers venus, n'ont fait qu'une heure, et tu les traites à l'égal de nous, qui avons enduré le poids du jour et la chaleur !'

Mais le maître répondit à l'un d'entre eux :

'Mon ami, je ne suis pas injuste envers toi.

N'as-tu pas été d'accord avec moi pour un denier ?

Prends ce qui te revient, et va-t'en.

Je veux donner au dernier venu autant qu'à toi :

n'ai-je pas le droit de faire ce que je veux de mes biens ?

Ou alors ton regard est-il mauvais parce que moi, je suis bon ?'

C'est ainsi que les derniers seront premiers, et les premiers seront derniers. »

Les derniers seront premiers et les premiers seront derniers.

« Ce n'est pas juste ! Oui vraiment, c'est trop injuste ». Nous nous identifions tout naturellement à ces vigneron frustrés qui ont sué toute la journée. Nous pensons : moi, je sais parfaitement ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. Ce qui est juste, c'est bien évidemment que mes intérêts soient bien respectés. Cela commence depuis que nous sommes tout petits. « Maman, j'ai bien observé ce qui s'est passé tout à heure lorsque tu as découpé les parts de la tarte à la fraise (qui est mon dessert préféré) : ma sœur a eu exactement une fraise et demie de plus que moi dans sa part et mon petit frère deux. C'est vraiment trop injuste ».

Au cœur de cette exploitation viticole très particulière, décrite par Jésus, le patron ne suit pas le manuel du parfait manager et, en cela, il ressemble furieusement à Dieu. Première bonne nouvelle, il crée des emplois à toute heure du jour... Il donne sa chance à chacun, même à ceux qui désespéraient de n'avoir pas été embauchés. Il y a dans son exploitation, comme le diraient nos instances gouvernementales, un bon gisement d'emplois. Pourtant, paradoxalement, le chômage est à l'extérieur une réalité très présente puisque, sur la place du village, on peut croiser de nombreux individus désœuvrés qui avouent avec tristesse

ne pas avoir été embauchés. Précisons encore, vous l'avez compris, que le salaire journalier, prévu de manière contractuelle pour ceux qui ont été embauchés au petit matin, consiste en une pièce d'argent, unité monétaire fort commode qui a justement été frappée pour rétribuer le salaire journalier.

Au soir, vient le moment tant attendu de la paie.

Logiquement, on devrait commencer par les premiers embauchés et leur remettre ce qu'ils attendent légitimement : une pièce d'argent. Ils seraient repartis, la démarche un peu alourdie par le poids du jour et de la chaleur, en sifflotant « *merci patron, à demain* ». Ils auraient supposé tranquillement que les derniers arrivés toucheraient un peu de cette petite monnaie qui ne permet pas d'acheter un bon gros pain pour sa famille, mais que l'on peut toujours mettre à la quête (pardon je dis des bêtises). Les temps sont durs et ces derniers ont sûrement des familles à nourrir... Mais quoi, il y a des gagnants et il y a des perdants, Darwin l'a bien montré à propos de l'évolution des espèces.

Si les choses s'étaient passées ainsi, on aurait évité bien des ennuis et l'histoire n'aurait pas fait l'objet d'une parabole.

Mais on dirait que le maître de la vigne cherche précisément les ennuis. Il fait demander à ceux qui ont travaillé toute la journée d'attendre un peu et fait commencer la paie par ceux qui en ont fait le moins. Et, ô surprise incroyablement heureuse, voilà qu'on leur remet l'une de ces belles pièces d'argent qui rétribue le salaire d'une journée complète de travail. Incroyable, il y aura du pain sur la table à la maison ce soir.

Mais c'est là que les choses se gâtent. Il nous semble bien légitime que les ouvriers de la première heure, ceux qui avaient fait leurs dix heures de boulot sous le soleil torride, calculent rapidement que si une heure est payée une pièce d'argent, dix heures font logiquement dix fois plus qu'une heure... Le jackpot, quoi !

Mais ce maître fait comme s'il avait une idée derrière la tête, comme s'il voulait démontrer quelque chose. Pour eux aussi, les premiers, le salaire est le même, une pièce d'argent, exactement ce qui était prévu le matin...

« *C'est trop injuste* ». Franchement, cette colère, il semble que le maître l'a bien cherchée. Fin de l'histoire. Au fait, pourquoi ? Parce que, encore une fois, nous nous identifions à tous les coups aux ouvriers qui ont fait leurs 10 heures et reçoivent le même salaire que les derniers venus. Parce

qu'on nous a toujours expliqué à l'école et dans les clubs de sport que les premiers sont les premiers et les derniers les derniers et qu'on siffle les derniers. Je n'ai jamais vu dans ma carrière d'enseignant un parent dire dans une rencontre parents-profs : « je souhaite que ma fille, que mon fils soit le dernier de la classe ». Parce que nous pensons que les premiers profiteront dans l'éternité de leurs bons points de fidélité et que les derniers se débrouillent avec le patron lors du jugement dernier avec autant d'angoisse que les candidats qui passent l'oral de rattrapage du bac.

Et si nous acceptions un instant de nous mettre à la place des ouvriers de la dernière heure ? Car voilà que le maître de la vigne, qui n'est autre que Dieu agissant incognito, vient croiser le chemin de ces malchanceux qui ont attendu presque toute la journée sans embauche. Le soir venu, ils pensaient déjà rejoindre leurs familles, affronter le regard angoissé de leurs épouses, supporter les petites frimousses des enfants dont les grands yeux sont tournés vers leur papa : « *Alors, papa, qu'est-ce que l'on va manger ce soir ?* » Leurs épaules se seraient voutées, non par le poids de la fatigue d'une journée de travail, mais sous la pesanteur du désespoir et de l'accablement. Ils se seraient entendus répondre : « *Ce soir, on mange de la soupe aux cailloux, mais avec des cailloux, je n'ai pas eu d'embauche aujourd'hui.* »

Seulement, ces ouvriers ont reçu un salaire inespéré. Les yeux brillent en regardant la pièce qui luit sur la table de la pauvre maison. Oui, ce soir, il y aura à manger. Le maître a été si généreux.

C'est ce point de vue-là, celui des derniers, que la parabole nous invite à adopter. Il nous fait découvrir un Dieu infiniment, inconditionnellement aimant, un Dieu sans marchandage. Un Dieu qui ne nous dit pas : « Je t'aimerai si tu me rapportes des bonnes notes, si tu es sage, si tu es vertueux. » Un Dieu qui n'a que ces simples mots : « *Je t'aime depuis toujours. Tu as été créé à mon image. Je te connaissais même avant que tu sois conçu. Je t'ai choisi au moment de la création. Tu n'es pas une erreur. J'ai fait de toi une créature précieuse à mes yeux. Tu es mon enfant et je suis ton Père. ...veux-tu être mon enfant ? Je t'attends.* » (

Cet amour, une fois accepté, sera-t-il contagieux ? Peut-être par cet effet boomerang dont notre Dieu a le secret.

Alors, saisissez la corde ! Pourquoi cette invitation ?

Elle est en rapport avec l'histoire, il y a bien longtemps, d'un jeune gars des Côtes du Nord, un jeune aventurier qui avait grandi dans une famille très pauvre. Il fallait trouver tous les moyens possibles pour gagner quelques sous et, curieusement, à cette époque il y en avait qui donnaient beaucoup pour acheter les œufs des oiseaux de mer qui nichaient dans les fentes des falaises.

Cela pouvait rapporter mais il fallait aller les chercher. Notre jeune gaillard avait donc arrimé solidement une longue corde sur un rocher qui surplombait une falaise et s'était laissé descendre pour arriver à une corniche où il put prendre pied. Mais, à ce moment-là, la corde lui échappa des mains. Il comprit en une seconde l'horreur de la situation. La falaise était isolée, très éloignée de tout, orientée vers la mer. Très bas, l'eau bouillonnait sur les récifs, impossible de plonger sans se fracasser. Impossible aussi de remonter le rocher en dévers sans sa corde. Et aucune chance de recevoir le moindre secours parce que, même si un bateau passait au large, jamais son équipage ne pourrait l'apercevoir.

Il regarda avec angoisse la corde qui se balançait mollement, comme le battant d'une pendule ; en s'approchant et s'éloignant de lui. Mais le mouvement se faisait de plus en plus court. Bientôt, son mouvement s'arrêterait.

Il songea que cette corde était son unique moyen de salut et qu'il ne pouvait pas hésiter trop longtemps car assez rapidement elle serait impossible à atteindre. Mais n'était-il pas déjà trop tard ? Il ne pouvait s'empêcher de mesurer que s'il ratait la corde la chute serait fatale. Ça ou déperir indéfiniment sur une corniche isolée...

Vous imaginez la suite car sans cela l'histoire n'aurait jamais été racontée et personne n'aurait jamais su ce qui lui était arrivé.

D'un bond il s'élança, put attraper la corde et fut sauvé.

Vous pensez : heureusement que je ne suis pas coincé à mi-hauteur d'une falaise et d'ailleurs je n'aurais jamais l'idée d'aller prendre les œufs des oiseaux marins. Pourtant, pour chacun de nous le temps s'écoule. Il y a cette corde de l'amour de Dieu qui est là, il n'est jamais trop tard pour saisir la corde, pour personne. Mais pour cela il faut accepter le saut de la foi. Une invitation, nous dit la parabole des ouvriers de la vigne, qui nous vient chacun à son heure.